

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 22 (1877)
Heft: 7

Artikel: Guerre d'Orient
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-334537>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 04.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 7.

Lausanne, le 15 Mai 1877.

XXII^e Année.

SOMMAIRE. — Guerre d'Orient. — Tenue des officiers. — Pièces officielles. — Nouvelles et chronique.

ARMES SPÉCIALES. — Services extraordinaires du génie en 1876.

GUERRE D'ORIENT.

La marche en avant des six corps de l'armée russe du sud continue à s'effectuer à travers la Roumanie vers le Danube.

A l'extrême gauche, le 7^e corps, général Janecky, qui était concentré, au moment de la déclaration de la guerre, dans les environs de Talar-Bunar, au sud de la Bessarabie, franchit immédiatement la frontière, atteint le 25 déjà les rives du Danube et occupe la partie inférieure du fleuve, d'Ismail à Kilia et aux bouches du Danube.

A la droite du septième, le onzième corps, prince Schakowskoy, qui a passé la frontière à Bolgrad, s'est établi dès le 26 entre Braïla et Galatz.

Plus à droite, le huitième corps, général Radetzki, ayant reçu à Ungheni l'ordre de marcher en avant, passa le Pruth et se dirigea sur les environs de Galatz et de Reni qu'il occupe maintenant, à l'exception de quelques régiments qui n'ont pas encore atteint leur destination.

Le neuvième corps, général de Krudener, suivit la même direction que le précédent. Il n'est pas encore arrivé tout entier au poste qui lui est assigné entre Reni et Ismail.

Le dixième corps, prince Voronzoff, venant, ainsi que le septième, de l'armée du Littoral, n'a pas encore franchi la frontière; il est destiné, dit-on, à occuper la rive du Danube entre Braïla et Silistrie.

Enfin, le douzième corps, général Vainowski, est encore en Bessarabie ainsi que le dixième; c'est lui qui aura le chemin le plus long à parcourir, car il sera posté, assure-t-on, entre Roustchouck et Silistrie.

Les Turcs ont bombardé Kalafat depuis Widdin et plusieurs points de la côte roumaine par leurs canonnières. Les Roumains à Kalafat, les Russes à Galatz, Reni et Braïla ont vivement répondu.

La Roumanie vient de proclamer son indépendance et de décider qu'elle prendrait part à la guerre. Des agents roumains excitent la Serbie à faire de même.

D'Asie on mande que la forteresse de Kars sur le plateau arménien serait définitivement cernée par les Russes. De nouveaux combats auraient été livrés le 4 mai autour de Kars, puis les Russes auraient mis en position 24 pièces de siège et le bombardement devait commencer immédiatement. Les Turcs se seraient retirés en partie dans la forteresse, en partie par la route d'Erzeroum sous les ordres de Mouktar-Pacha. Cependant l'investissement de Kars n'aurait pas été effectué sans de nombreux combats dans lesquels les Russes n'ont pas toujours été vainqueurs. Un correspondant du *Daily Telegraph* lui écrit à ce sujet, en date du 1^{er} mai, de Trébizonde :

J'ai été à même de me faire rendre un compte exact des mouvements de ces derniers jours. La cavalerie russe a paru en vue de Kars et a escarmouché contre les avant-postes turcs, puis s'est retirée devant la cavalerie turque, appuyée par des troupes d'infanterie et d'artillerie. Les Russes se portèrent ensuite à l'ouest de Kars ; Mouktar-Pacha, voyant leur dessein d'envelopper la ville, y laissa une garnison et recula lentement suivi de ses adversaires. Ceux-ci abandonnèrent bientôt ses traces sans avoir tiré un coup de fusil, et vinrent bombarder les fortifications de Kars. Un engagement s'ensuivit. Les Turcs se sont, dit-on, conduits magnifiquement. La canonnade dura plusieurs heures et se termina par la retraite des Russes. Les escarmouches continuent, mais les pluies torrentielles empêchent toute opération importante.

D'Akhaltzik, on écrit que cinq colonnes russes ont traversé les montagnes et ont effectué leur jonction avec le gros de l'armée, près de Kars.

A Batoum les forces russes ne paraissent pas encore avoir opéré le passage de la frontière. On pense qu'elles n'y font que des diversions pour agir d'autant mieux sur leur gauche, dans la direction d'Erzeroum, qui serait leur objectif principal pour le moment.

Documents. — Circulaire turque du 2 mai, relative à l'attitude de la Roumanie, disant entr'autres :

« La Sublime-Porte a rempli scrupuleusement son devoir envers les Principautés-Unies. Il appartient maintenant aux grandes puissances amies d'apprécier si l'attitude du gouvernement du prince Charles a été conforme aux obligations qui lui incombaient. Tandis que la Porte offrait à ce gouvernement les moyens de défendre le pays contre l'invasion de l'ennemi, les ministres traitaient secrètement avec celui-ci, et concluaient une convention qui met à la disposition de l'envahisseur toutes les ressources du pays... Le jugement qui doit frapper des actes entachés d'une déloyauté si patente ne saurait être trop sévère. »

Notification de la Porte (du 2 mai) à l'agence roumaine à Constantinople que, par suite de la convention conclue le 16 avril par le gouvernement de Bucharest, en vue de faciliter l'envahissement de l'empire ottoman, elle considérait les fonctions de l'agence roumaine comme suspendues. Les sujets moldo-valaques résidant en Turquie continueront néanmoins à jouir de la protection des lois ottomanes, comme les autres sujets chrétiens du sultan.

Notification de la Porte (du 4 mai) aux puissances, du blocus de tout le littoral russe de la mer Noire, depuis Tchourouksou jusqu'à Kilia, à partir du 5 mai.

Circulaire du prince de Montenegro du 21 avril sur l'échec des négociations de paix avec la Turquie.

Déclarations de neutralité : de l'Angleterre, 30 avril ; de l'Italie, 30 avril ; de la France, 1^{er} mai ; de l'Autriche, 6 mai ; de l'Allemagne rien encore.

Réponse du gouvernement britannique (lord Derby) à la note russe annonçant la guerre, datée de Londres 1^{er} mai, disant entr'autres que l'Angleterre ne peut donner ni son concours ni son approbation aux procédés de la Russie.

Les journaux de Paris du 2 mai publient la communication officielle suivante de l'ambassade ottomane à Paris :

« L'ambassade ottomane reçoit journellement de nombreuses demandes d'admission dans les armées de S. M. le Sultan, formulées par des officiers et des volontaires français, anglais, autrichiens, etc. Reconnaissante de ces marques de sympathie données à la cause de la Turquie, l'ambassade attendait jusqu'à ce jour des instructions qui lui permissent d'y donner suite. Une communication de la Sublime-Porte l'informe aujourd'hui qu'une légion étrangère est en voie de formation à Constantinople. En conséquence, l'ambassade s'empresse d'en donner avis aux honorables postulants. En temps opportun, ils seront informés des démarches et des justifications qu'ils pourraient avoir à faire au cas où il leur serait agréable d'être incorporés dans la dite légion. »

On dit que la légion serait d'une vingtaine de mille hommes, surtout Polonais et Hongrois, sous les ordres du général Klapka avec adjonction d'une division turque.

Le théâtre de la guerre en Europe (1)

Avant de le décrire dans son ensemble, esquissons rapidement les localités qui peuvent exercer une certaine influence sur les opérations militaires. Examinons d'abord le cours du Danube et ses forteresses.

Le Danube, depuis Routschouk jusqu'à la mer Noire, est presque partout divisé en plusieurs bras. Où le fleuve se réunit en un seul lit, sa largeur se réduit de 1,200 mètres à 1,500 mètres. A la hauteur d'Ismaïl, à 12 lieues de son embouchure, le fleuve se bifurque en trois bras et forme un delta. Le Danube a trois crues périodiques annuelles : deux en été, par suite de la fonte des neiges, en juin et août, et une troisième en hiver, amenée par le dégel. Le fleuve a, en outre, des crues imprévues, produites par les grandes pluies qui tombent dans son immense bassin de 500 lieues de longueur sur 220 de largeur. Le passage du Danube est une opération difficile, qui doit être préparée longtemps d'avance. Pour l'opérer, on est obligé de prendre de grandes précautions contre les crues périodiques et imprévues. Le Danube courant transversalement aux lignes d'opérations des deux parties, peut servir de ligne de défense à l'un comme à l'autre des deux belligérants. Dans presque toutes les guerres les Russes ont passé le fleuve entre Ismaïl et Rassoïa ; la surprise s'en mêlant toujours, ils font de grands préparatifs sur plusieurs points et passent sur un autre point. En 1854, ils firent de grandes démonstrations de passage à Galatz, à Braïla et à Hirsoïa, et leurs premières

(1) Reproduction d'un chapitre d'une brochure du colonel belge Vandewelde, qui vient de paraître à Bruxelles (Imprimerie et lithographie Guyot), sous le titre : *Considérations sur la guerre future et description des trois échiquiers stratégiques sur lesquels cette guerre va se dérouler : dans la Bulgarie, en Asie-Mineure et sur la Mer-Noire*. Cette intéressante publication renferme, outre le chapitre susmentionné, une introduction sur les chances probables de localisation de la guerre engagée ; une esquisse des théâtres de guerre d'Asie et de la Mer-Noire ; un examen comparatif des forces en présence, concluant à ce que ni le Danube ni le terrain ottoman ne sauraient être contestés longtemps à l'armée russe ; enfin des tableaux des effectifs de guerre des deux belligérants ; le tout frappé au coin des bons principes et des vues sûres et indépendantes qui caractérisent l'honorable officier belge, bien connu déjà de nos lecteurs et du monde militaire européen.

(Rédaction.)

troupes passèrent à hauteur d'Ismail. Les Turcs furent surpris, et le passage s'effectua sans grandes difficultés.

Le cours du Danube, de Routschouk à la mer, sur une étendue de 50 lieues, est défendu par un grand nombre de forteresses, dont les plus importantes sont :

Ismail, situé sur le bas septentrional du Delta, est une ancienne forteresse turque, qui a été conquise par les Russes en 1790. Après la guerre de Crimée, la frontière russe, qui touchait au bras gauche du fleuve, a été reculée à 12 lieues au nord du Danube et à 10 lieues à l'est du bas Pruth, et aujourd'hui Ismail fait partie de la Roumanie.

Galatz, ville moldave, port de commerce, reçoit des navires de 300 tonneaux. Cette ville se trouve au coude du fleuve, au point où la zone d'opérations des Russes serait le plus étranglée entre la mer Noire et la Transylvanie. Sous ce rapport, Galatz offre une certaine importance stratégique : Si les Autrichiens ne témoignent pas une très grande bienveillance pour les Russes, ceux-ci, après avoir passé le Danube, seront obligés de maintenir des forces respectables à Jassy et à Galatz. C'est à hauteur de cette dernière ville que le général Luders a passé le fleuve en 1854, sans rencontrer l'ennemi sur la rive opposée.

Braïla, ville valaque, située sur la rive gauche du fleuve, en face de *Matchin*, a été démantelée après la guerre de 1828. Ces deux villes formaient autrefois une double tête de pont par où les Turcs passaient de la Dobruscha en Valachie. Braïla a subi plusieurs sièges. Cette ville a été prise par les Russes en 1809, en 1828 ; et en 1854, c'est sur ce point que le prince Gortchakoff a passé le fleuve avec sa principale colonne.

Hirsova, située sur la droite du fleuve, à un point où ses différents bras se réunissent en un seul lit, est défendue par un château-fort. C'est là que passa la colonne de droite des Russes en 1854.

Rassova, petite forteresse de la rive droite du fleuve, se trouve à l'une des extrémités de la muraille de Trajan, qui s'étendait autrefois du Danube à la mer Noire. Il en reste encore un vestige qui est longé un peu plus au nord par le chemin de fer de Kustendje, sur la Mer-Noire, à Tchernavoda sur le Danube. Cette barrière, de 12 lieues d'étendue, en admettant que les Turcs l'eussent relevée, ne saurait être un obstacle derrière lequel ils pourraient retenir une armée russe.

Silistrie, enfermée dans un coude de la rive droite du Danube, est une grande forteresse enveloppée d'un camp retranché. C'est de là que partent les principales routes qui traversent le Balkan et, sous ce rapport, elle a une certaine importance. Elle a été vainement attaquée par les Russes en 1773, en 1809 ; mais en 1829 elle a été prise par eux. En 1854, Silistrie fut de nouveau assiégée par les Russes ; la tranchée fut ouverte le 20 mai, et un mois plus tard, le 21 juin, alors que le glacis du fort Arab-Tabia venait d'être couronné, le prince Menchikoff fut obligé, par suite de négociations entamées avec l'Autriche, de lever le siège. L'Autriche ayant concentré une formidable armée dans la Transylvanie, les Russes ayant leurs lignes de communications menacées par cette armée, qui semblait leur être hostile, jugèrent prudent de repasser sur la rive droite du Danube.

Routschouk-Ghuirgévo est une double tête de pont, d'où partent plusieurs routes qui, en traversant le Balkan, conduisent à Andrinople et de là à Constantinople. Cette tête de pont a joué un rôle dans toutes les guerres entre la Russie et la Turquie. Ghuirgévo, qui se trouve sur la rive valaque, a été démantelée en 1828, mais à Routschouk, située sur la rive turque, on a élevé de nouvelles fortifications.

Parcourons maintenant le littoral occidental de la mer Noire, depuis les bouches du Danube jusqu'à Constantinople.

La Dobruscha est l'espace de quadrilatère compris entre le grand coude du Danube, le mur de Trajan et la mer Noire. C'est une contrée malsaine, grande comme la moitié de la Belgique, remplie de fertiles pâturages souvent inondés, nourrissant des chevaux estimés; elle est habitée par des Tartares pasteurs.

Littoral de la mer Noire. Ce littoral est très malsain jusqu'à Bourgas. En 1827, les Russes y ont perdu beaucoup de monde, et en 1854, la division Espinasse y a laissé les deux tiers de son effectif. Les golfes de Varna et de Bourgas en sont les points les plus favorables pour y opérer des débarquements avec des masses de troupes.

Varna a joué un grand rôle dans la guerre entre les Russes et les Turcs; en 1828, les Russes, maîtres de la mer, avaient tout intérêt à s'emparer de cette forteresse pour en faire une place de ravitaillement pour leur armée opérant au-delà du Balkan. Bien qu'aujourd'hui la marine cuirassée des Turcs ait une grande supériorité numérique sur celle des Russes, si la guerre reste limitée entre ces deux puissances, il ne nous paraît pas impossible que les vapeurs non blindés des Russes ne conservent la prépondérance dans la mer Noire, et, dans ce cas, Varna aura pour eux toute l'importance qu'elle a eue en 1828, et pour les alliés en 1854. — C'est de ce port qu'est partie l'expédition qui a débarqué en Crimée. — Quoi qu'il en soit, en 1828, cette place, cernée par la mer et attaquée par terre, entourée d'une mauvaise enceinte, précédée d'un fossé sans chemin couvert ni aucun dehors, mal dérobée aux vues de la campagne, flanquée seulement par de petits bastions, avec une faible garnison et abandonnée à ses propres forces, a soutenu 60 jours de tranchée ouverte.

A 16 lieues à l'ouest de Varna se trouve la grande forteresse de Choumla, reliée à celle de Varna par la Provadi, rivière qui descend du Balkan et qui constitue, avec les deux forteresses, une ligne de défense sur laquelle les Turcs, dans toutes les guerres qu'ils ont eu à soutenir contre les Russes, ont toujours beaucoup compté pour contenir les invasions.

Choumla, située au nœud des grandes voies de communication de Routschouk, de Silistrie et d'Ismail vers Constantinople, et aux sources de la Pravadi, qui forme l'avant-fossé du Balkan, a toujours été regardée comme la porte de cette chaîne de montagne, les Thermopyles des Turcs. Choumla joint à cet avantage stratégique celui d'être bien placée pour la défense locale; c'est une forteresse considérable, d'une lieue de longueur sur une demi-lieue de largeur, peuplée de 30 mille âmes, enveloppée par un rameau du Balkan, dont la crête, surmontée d'un camp retranché, et la pente inclinée vers l'ennemi, couverte d'épaisses broussailles d'épines, forment une position des

plus avantageuses pour le soldat turc qui aime à se mettre à l'abri derrière des élévations et des retranchements. L'enceinte de la ville est fermée, en partie par un rempart en terre, en partie par un mur de briques, l'un et l'autre précédés d'un fossé, et flanqués de petites tours ou de corps de garde, pouvant contenir cinq ou six fusiliers. Le camp retranché suit en ligne continue la crête des hauteurs et enveloppe l'enceinte à une distance qui permet de bombarder la ville.

Il est à présumer que les Russes ne sacrifieront pas toute une campagne pour réduire ces deux places ; qu'ils les feront observer par un corps de réserve établi à Pravadi, d'où il pourrait observer Choumla et Varna, pendant que l'armée d'opération continuerait son mouvement offensif.

Pravadi est bâtie entre deux rochers taillés à pic dans les derniers gradins du Balkan, sur la rivière de son nom, à égale distance de Varna et de Choumla et à 8 lieues de chacune de ces villes. La Pravadi, qui coule entre deux rameaux du Balkan, formant une double courtine entre les deux grandes forteresses de Varna et de Choumla, est une des meilleures lignes de défense de ces montagnes. En arrière et parallèlement à la Pravadi, coulent le Camschik et le Nadir ; ces deux rivières sont séparées par le grand rameau du Balkan, dont les cols de Dobral et de Derbend, où passent les grand'routes, offrent des difficultés sérieuses aux marches des colonnes.

Bourgas est une forteresse en ruines, bâtie sur un cap d'un golfe qui porte le nom de cette ville. Le golfe est assez profond pour recevoir des navires de commerce, mais près de la côte il n'a que 7 à 8 pieds d'eau. C'est un mouillage commode et sûr.

Andrinople, la seconde ville de l'empire, a 100 mille habitants, 50 mille Turcs, 30 mille Grecs et 20 mille Arméniens et Juifs. Elle se trouve sur le versant méridional du Balkan, au pied des montagnes, aux débouchés de plusieurs vallées et au nord d'une grande plaine coupée par des collines, sur l'une desquelles s'élève une partie de la ville. Andrinople se divise en ville ancienne et ville nouvelle ; l'ancienne ville est entourée d'une muraille en ruines, construite par les Grecs du Bas-Empire ; la nouvelle ville est enveloppée d'une vieille enceinte flanquée d'une citadelle et de douze tours. Cette enceinte a onze portes, et la ville, située au confluent de la Tondja et de l'Arda avec la Maritza, a sur ces trois rivières cinq ponts en pierres et huit en bois. Le sultan Suleïman y a fait construire un aqueduc dont les eaux alimentent 52 fontaines et 16 réservoirs pour les incendies. Andrinople est aussi le nœud de toutes les grandes voies de communication qui descendent des montagnes vers le littoral de la mer de Marmara, le point d'intersection de toutes les vallées, le pivot de la défense du Balkan, et, par conséquent, le point stratégique le plus important de toute cette contrée.

Constantinople est située sur la rive occidentale du Bosphore, dans l'isthme compris entre la mer de Marmara et la mer Noire. Cet isthme a, d'occident à orient, 20 lieues de longueur sur 7 de largeur. La capitale proprement dite a la forme d'un triangle équilatéral d'environ 8,000 mètres de côté ; le sommet de ce triangle donne sur la mer, sa base sur la campagne, et ses deux autres côtés sont cou-

verts, l'un par la mer de Marmara, l'autre par le port, appelé la Corne d'Or, formé par un bras du détroit enfoncé dans les terres ; de sorte que la ville n'est accessible, du côté de la terre, que sur une face ; cette face est fortifiée et précédée de deux casernes pouvant renfermer toute une armée. L'enceinte de la ville est composée d'un rempart, flanqué de tours, précédé d'un bon fossé, où quelquefois se trouve une espèce de fausse braie. D'un côté, ce rempart s'appuie au château des Sept Tours, ancienne prison d'Etat, bâti sur la mer de Marmara ; de l'autre côté, il s'appuie au faubourg du Fanal qui touche à la Corne d'Or. Toute cette partie de l'enceinte est triple, mais elle est en ruines. C'est sur cette face, entre la porte d'Andrinople et celle dite des Canons, qu'eurent lieu les principales attaques des Croisés, et plus tard celles des Turcs, et jusqu'ici ces murailles sont restées telles que l'entrée de Mahomet les a trouvées. Le court intervalle qui sépare de la Corne d'Or l'enceinte fortifiée, est occupé par le faubourg du Fanal, qui n'est enveloppé que par un seul mur très bas, s'étendant de l'enceinte au port. Au-delà du port on rencontre les faubourgs de Galata et de Péra, où se trouvent l'arsenal de construction, les manufactures d'armes et les chantiers de construction. En face de ces ateliers, sur la rive asiatique du Bosphore, est situé Scutari, autre faubourg de Constantinople, contenant 40 mille âmes et d'immenses casernes.

Tout semble préparé par la nature pour faire de Constantinople la dominatrice de notre hémisphère : la mer de Marmara, qui baigne le pied de cette capitale, communique avec les deux grandes mers qui séparent l'Europe de l'Asie et de l'Afrique, par deux détroits, le Bosphore et le canal des Dardanelles, dont les passages sont en sa possession, et que toutes les forces maritimes du monde ne sauraient franchir quand ces détroits seraient bien défendus. Par mer, on peut donc rendre Constantinople inaccessible, puisque la défense des détroits empêcherait l'accès de la mer qui baigne cette ville. Du côté de la terre, elle n'est pas moins favorablement située : assise à la fois sur le Bosphore et sur la mer de Marmara, dans la partie la plus étranglée de l'isthme, rien n'est plus facile que de la couvrir par des camps retranchés. Du côté de l'Asie et de l'Afrique, où elle a le moins à craindre, elle est couverte par des canaux maritimes de mille à deux mille mètres de largeur ; du côté de l'Europe, où, malgré les fortifications qui l'entourent, elle est le plus exposée, on pourrait la couvrir par une ligne de forts détachés, s'étendant d'une mer à l'autre, en coupant l'isthme dans une direction perpendiculaire à ses deux côtes.

Ce dispositif rendrait Constantinople aussi invulnérable par terre qu'elle l'est, ou au moins qu'elle pourrait l'être par mer, et en ferait la plus formidable position militaire du monde.

Balkan : Le grand chaînon du Balkan, comme le Danube, coupe transversalement le théâtre de la guerre, et bien que ce chaînon ne soit guère plus élevé que celui des Vosges, le premier offre infiniment plus de difficultés à franchir que le second. Cela provient de ce que, dans les Balkans, moins habités que les Vosges, les communications sont rares et mal entretenues, de ce que ses régions supérieu-

res consistant en granit nu, présentent une infinité de cimes coniques, entre lesquelles se trouvent un grand nombre d'abîmes et une immense quantité de débris de rochers qui obstruent les cols et en rendent les passages difficiles et dangereux ; de ce que les tempêtes, les vents et les tourbillons y règnent avec une telle violence, qu'ils précipitent quelquefois des caravanes entières dans les abîmes ; et enfin de ce que, pendant la plus grande partie de l'année, la saison de la fonte des neiges exceptée, l'eau y est non-seulement très rare, mais encore, quand on en trouve, si malsaine et si mauvaise que les chevaux refusent de la boire. Cependant, les routes qui traversent les Balkans en passant par Choumla, Pravadi et Varna, sans être bien commodes, offrent moins d'obstacles et surtout moins de dangers à la marche d'une armée que celles qui traversent les cols vers le centre du chaînon.

Routes : Les principales routes de ce théâtre de la guerre, partant du Danube, d'Ismaïl, de Rassoïa, de Silistrie et de Routschouk, et qui se dirigent vers le littoral de la mer Marmara, traversent les collines qui forment les derniers gradins du Balkan, à Choumla, à Pravadi et à Varna. La route du centre, partant de Silistrie par Pravadi et Andrinople sur Constantinople, a 25 marches de profondeur, et n'offre point d'obstacles insurmontables aux opérations d'une armée ; de Silistrie à Pravadi il y a 7 marches, dont 4 en plaine et 3 à travers un terrain montagneux ; de Pravadi à Andrinople il y a 8 marches, dont 5 très pénibles à travers les montagnes et 3 en plaine ; d'Andrinople à Constantinople il y a 10 marches sur de bonnes routes. Les caravanes font le trajet de Silistrie à Constantinople en 120 heures de marche.

Si l'on se dirige du Danube sur Andrinople ou sur Constantinople en suivant les lignes de communication, à droite et à gauche de celle que nous venons de décrire, on est obligé de se heurter contre des forteresses ; en opérant par la gauche, le long du littoral, les communications sont plus faciles, mais les routes qui suivent cette direction longent des forteresses comme Varna, par exemple, qui offrent infiniment plus d'obstacle à la marche d'une armée que les passages difficiles de la route de Pravadi. En opérant par la droite, on tombe sur la forteresse de Choumla, foyer de la défense des Turcs, autour duquel ceux-ci ont élevé des retranchements formidables.

Chemins de fer : Le réseau russe a été combiné autant en vue de considérations stratégiques que dans l'intérêt social. La transversale partant de Libau sur la Baltique, en passant par Smolensk, Orel et Kosloff, pour aboutir à Saratoff, sur le Volga, traverse la Russie de l'ouest à l'est, et constitue sa principale artère stratégique. La partie du réseau qui se trouve au nord de la ligne Libau-Saratoff, permettrait d'amener promptement sur cette transversale, les ressources du nord de ce vaste empire qu'on aurait réunies à Kasan, à Nischny-Novgorod, à Moscou, à Saint-Pétersbourg et sur d'autres points ; et et par les lignes qui partent de la transversale Libau-Saratoff, vers le sud, les Russes pourraient amener rapidement toutes leurs ressources vers la Vistule, sur le Pruth ou en Bessarabie, c'est-à-dire sur la transversale qui longe leur frontière du sud, d'Odessa, par Kasatin et Bia-

listok, à Varsovie. Celle-ci permettrait de jeter promptement une partie des forces militaires d'une extrémité de cette frontière vers l'autre extrémité, ce qui serait aussi avantageux pour l'offensive que pour la défensive.

C'est de la transversale Odessa-Varsovie que part la voie ferrée qui conduit, par Kicheneff et Jassy, à travers la Moldavie, à Galatz sur le Danube, et de là, par Bucharest et Routschouk, à Varna. La ligne de Routschouk à Varna, avec embranchement sur Choumla, est la seule voie ferrée de la Bulgarie.

En cas de guerre, la Turquie n'ayant d'autre voie ferrée que celle partant de Constantinople et d'Enos, par Andrinople, sur Philippopoli et Belova, et celle de Salonique sur Pristina et Mitrovitza, ne trouvera pas dans ce réseau trop incomplet de grands avantages pour concentrer ou alimenter ses armées.

Les Russes, au contraire, trouveront dans leur réseau ferré de grands moyens pour amener sur le théâtre de la guerre les ressources de toutes les contrées de ce vaste empire.

Echiquier stratégique de la guerre en Europe. L'échiquier que nous venons de parcourir, du midi au nord, de Constantinople, sur la mer de Marmara, à Ismail, sur le Danube, a 25 marches de profondeur, et, de l'est à l'ouest, 12 marches de largeur. Les Turcs ont leur base d'opération sur la mer de Marmara ; les Russes ont la leur sur le Danube, au point où la Bessarabie et la Moldavie sont étranglées entre la mer Noire et la Transylvanie. Les principales lignes de défense de cet échiquier sont le Danube et le Balkan, toutes deux transversales aux lignes d'opérations des deux armées en guerre. La première de ces lignes, le Danube, est un obstacle difficile à franchir pour les armées ; néanmoins, les Russes le franchiront, comme en 1854, sans éprouver de pertes sérieuses. (??) Quant aux Turcs, quoiqu'on en dise, il n'est pas à présumer qu'ils en tentent le passage.

La seconde ligne de défense, le Balkan, plus difficile à franchir que la première, offre aussi de grandes complications pour la bien défendre ; Choumla et Varna, situées, l'une aux sources, l'autre à l'embouchure de la Pravadi, avant-fossé du Balkan, ont bien une certaine valeur défensive, mais il ne faudrait pas croire, cependant, que la courtine comprise entre ces deux forteresses, malgré les travaux dont on peut l'avoir renforcée depuis peu, puisse arrêter une armée vigoureuse, bien décidée à la rompre ; et une fois cette longue courtine (de 16 lieues) rompue sur un point, si l'armée d'invasion a une grande supériorité numérique, elle pourra, en laissant sur la Pravadi un corps pour observer les deux grandes forteresses, continuer ses opérations offensives dans l'intérieur de la Turquie.

Ce n'est donc ni à Choumla, ni à Varna, ni sur la Pravadi qu'on devrait établir la principale défense du Balkan, mais bien en arrière de cette longue courtine, sur le versant opposé du Balkan, au pied des montagnes, au nœud des grandes lignes de communication, au point de rencontre de grandes vallées, par conséquent à Andrinople.

Andrinople est le pivot de l'armée chargée de la défense du Balkan ; c'est dans cette ancienne capitale des Besses que devraient se réunir les armées turques pour combattre les colonnes ennemies à mesure

qu'elles débouchent des montagnes dans la plaine. Choumla, Pravadi et Varna ne sont que des postes avancés de la position centrale du bassin de la Maritza, rivière qui descend du versant méridional du Balkan.

Si l'armée russe parvenait à forcer la ligne du Balkan, puis à déboucher dans le bassin de la Maritza, et à battre l'armée concentrée à Andrinople, les Turcs n'auraient plus d'autre ressource que d'aller chercher un refuge dans leur capitale, où ils pourraient longtemps tenir les Russes en échec, si Constantinople était convenablement fortifiée.

Ainsi, l'armée russe, pour prendre l'offensive avec quelques chances de succès, devrait enlever ou observer une ou deux places sur le Danube, enlever ou bloquer les deux grandes forteresses du Balkan, battre l'armée concentrée à Andrinople, et, déduction faite de ces détachements, conserver une armée assez puissante pour réduire Constantinople.

Une opération de cette nature demanderait donc une armée formidable, des approvisionnements et des moyens de transport considérables, car la campagne pourrait être longue.

Si la guerre reste localisée, nous ne pensons pas que ces exigences dépassent les ressources du vaste empire russe. Si ses armées sont commandées par un général vigoureux, il est même probable qu'elles ne rencontreront, ni sur le Danube, ni sur le Balkan, ni à Andrinople, une résistance sérieuse.

Les Turcs occupent, pour leur malheur, les forteresses du Danube, de la mer Noire à Widdin, avec des forces considérables. Sur ce dernier point, à leur extrême gauche, ils ont une forte position pouvant se transformer en double tête de pont, ayant des issues sur les deux rives du fleuve. C'est par là que les Turcs prendront l'offensive, si toutefois ils se croient assez forts pour opérer sur la gauche du Danube, ce dont nous doutons beaucoup.

Quoi qu'il en soit, sur la rive gauche du Danube, Kalafat est d'abord enveloppé par une ligne continue à front bastionné, d'un profil élevé et solide ; à gauche et en avant de cette ligne, sur les petites collines qui coupent ce terrain, sont érigées cinq grandes redoutes, et ces redoutes sont enveloppées par une ligne de lunettes, reliées entre elles par des épaulements d'un faible profil. Cette ligne a une forte lieue d'étendue ; elle est brisée par son milieu ; sa partie convexe est tournée vers l'ennemi, et ses deux extrémités sont appuyées au fleuve. Les lunettes sont d'un profil solide et assez rapprochées les unes des autres pour se soutenir réciproquement. Widdin, située sur la rive droite du fleuve, à 1,000 mètres en aval de Kalafat, est entourée de vieilles murailles qui, au premier coup de canon, tomberaient dans les fossés. A l'Est, et à 300 mètres de la ville, se trouve un grand faubourg qui favoriserait considérablement les attaques qui seraient dirigées contre la place.

Si les Turcs avaient de grands secours à attendre de la Roumanie, de l'Albanie, de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Serbie, nous comprendrions l'utilité d'un camp retranché sur leur extrême gauche ; mais du moment que les positions des Alpes Dinariques ne leur sont

pas favorables, ils devraient abandonner toute idée d'opérer avec des masses par les deux extrémités de leur première ligne de défense. Ils ne devraient laisser sur cette ligne que des postes d'observation, et réunir leurs forces à Andrinople, située au débouché des montagnes dans la plaine.

Les Russes, ayant leur base sur le Danube, dans la Roumanie, sur un terrain étranglé entre la Transylvanie et la mer Noire, n'ont aucun intérêt à étendre leur front d'opération vers Widdin; le camp retranché éventuel de Widdin-Kalafat n'aurait donc pas de but utile pour les Turcs, et les vingt ou trente mille hommes qui le garderaient seraient bien maladroitement employés. Toutefois, si les Turcs concentraient le gros de leur armée vers Widdin, il est probable que les Russes marcheraient sur ce point pour l'y attaquer.

Sous le titre de *Défense de la Turquie* un important journal de Vienne, la *Neue freie Presse*, publie, à côté de considérations discutables, des renseignements intéressants et compétents sur les affaires militaires de l'Orient, dont nous ferons connaître les extraits suivants à nos lecteurs :

« On a soulevé récemment la question de savoir s'il ne serait pas possible aux Russes d'atteindre le Bosphore par des chemins détournés, par exemple par l'Asie et le Caucase. Une telle entreprise offrirait peu de chances. La Russie a intérêt à ne pas éveiller en Asie les forces de l'Islam, qui pourraient détruire l'empire que la Russie a mis un siècle à fonder sur la mer Caspienne et la mer d'Aral. Il faut tenir compte, en outre, de ce que l'entretien d'une grande armée près du Caucase est d'une difficulté extrême. Les pays du Caucase ne peuvent suffire qu'aux besoins d'une armée restreinte. Non-seulement les munitions, les armes, les vêtements, etc., devraient être tirés de l'intérieur de la Russie, mais même les vivres. Il est vrai qu'il y a là deux voies ferrées susceptibles d'être utilisées à cet effet, savoir la ligne de Moscou-Woronesch-Novo-Tscherkask-Stawropol-Wladikawkas et la ligne de Poti-Kutaïs-Tiflis. Mais la première de ces lignes s'arrête au Caucase et tous les approvisionnements destinés à une armée concentrée au delà de la chaîne de montagnes, il faudrait les transporter d'abord à 30 lieues et leur faire franchir des montagnes de 8,000 pieds de hauteur pour les faire arriver à Tiflis, et de là il s'agirait de les amener par un pays montagneux, sans routes, ni chemins jusqu'à l'armée d'opération, concentrée à 50 lieues de là sur la frontière. La seconde ligne, allant du port de Poti, sur la mer Noire, à Tiflis, serait excellente comme ligne de ravitaillement, à la condition que la mer Noire fût libre pour la Russie.

Or cela n'est pas. L'écrasante supériorité de la flotte cuirassée turque rend la chose impossible, et, en Asie comme en Europe, la Russie sera privée de bons services que, dans les guerres antérieures, lui rendait sa flotte de la mer Noire au point de vue du ravitaillement des armées d'opération. Enfin, le but politique et militaire actuellement poursuivi par la Russie est moins l'asservissement du monde musulman de l'Asie, que la destruction de la domination européenne des Osmanlis.

Par ces motifs, dans la guerre actuelle comme dans les campagnes d'autrefois, le principal théâtre de la guerre sera l'Europe et non l'Asie. C'est sur la rive européenne du Bosphore que se trouve l'enjeu de la partie sanglante qui va s'engager, et la route qui y mène ne passe pas plus par l'Asie que par la Serbie ; elle traverse le Danube inférieur et le Balkan, les deux barrières défensives de la capitale ottomane.

Cela étant, la seule attitude possible de la Turquie est la défensive stratégique. Le cours inférieur du Danube, depuis les Portes-de-Fer jusqu'à son embouchure, constitue pour l'armée ottomane une ligne de défense si parfaite que ce serait commettre une faute irréparable que de chercher à passer le fleuve pour prendre l'offensive. De la frontière serbe jusqu'à son embouchure, le fleuve traverse une vallée large parfois de 20 lieues ; mais tandis que la rive roumaine est basse, couverte d'étangs qui ont une largeur de souvent plus d'une lieue, la rive bulgare s'élève à pic et est bordée d'un sourcil qui domine le terrain situé de l'autre côté du fleuve. Jusqu'en automne, la rive marécageuse du côté de la Roumanie est couverte par les inondations, et plus on descend le cours du Danube, plus les marécages roumains gagnent en largeur. Sur tout le cours du Danube jusqu'à Silistrie, les points de passage de la rive gauche sur la rive droite sont fort rares.

On peut citer : Curnu-Magurelli-Nikolopoli, Simnitcha-Sistowa, Giurgewo-Roustschouk, Oltnitza-Turtukai, Kalarasch-Silistrie, Hirsowa, Braïla-Matchin, Galatz-Matchin, Reni-Matchin, enfin Satunowa-Jsakttscha, où les Russes passèrent en 1828. A tous ces dix passages, la rive turque domine l'autre ; à tous se trouvent de grandes forteresses ou des redoutes passagères armées de canons Krupp de gros calibre et bien occupées.

En amont de Hirsowa, tout passage du Danube est impossible aussi longtemps que les Russes ne sont pas maîtres de la Dobrutcha. Encore le passage est-il fort empêché par la végétation qui obstrue le fleuve, par les marécages et par les places fortes. Avant l'établissement du ponton, il faudrait qu'un corps débarquât au moyen d'embarcations et de radeaux. Ce serait là le moment ou jamais d'intervenir pour la flottille turque du Danube ; celle-ci, bien conduite, étoufferait l'entreprise à son début. Il s'en suit que la meilleure tactique des Turques pour défendre le Danube serait la suivante : au moment où les troupes russes passent le Pruth avec leur avant-garde, les troupes turques de Widdin passeraient le Danube à Kalafat et y prendraient possession de la rive gauche dont les hauteurs dominant Widdin. Elles disposeraient ainsi d'une tête de pont offensive permettant de déboucher dans la Petite-Valachie. D'autres colonnes, appuyées par la flottille, auraient passé le fleuve à Roustschouk-Giurgewo et Matchin-Galatz, pour détruire le chemin de fer et surtout le pont de Barboche.

Pendant le temps entre le passage du Pruth par les Russes et leur concentration sur le Danube s'écouleront bien quinze jours. Ce temps suffit largement pour permettre aux Turcs de rassembler de grandes forces en face des points menacés. Le gros de l'armée turque pourrait être avantageusement massé dans la Bulgarie orientale, dans une po-

sition centrale lui permettant de pouvoir se tourner soit contre Turtukai, soit contre la Dobrutcha méridionale, puisque les Russes essaieront de passer à Turtukai-Oltenitza ou sur la partie du fleuve comprise entre Hirsowa et Toultscha. Les places fortes, la flottille et des forces turques médiocres y suffiront à s'opposer directement au passage. Ce serait surtout l'artillerie qui soutiendrait la lutte.

Au cas où, malgré ces obstacles, les Russes réussissaient à passer le Danube dans la Dobrutcha, les Turcs ne seraient pas, pour cela, forcés d'abandonner la défense du front du Danube, puisque ce front est continué par la ligne qui de Tchernawoda, près du lac Karasu et du mur de Trajan, s'étend à la mer Noire vers Küstendje.

A travers la Dobrutcha la marche des Russes sera entourée de difficultés nombreuses. C'est un désert sans rivières, ni sources, pauvre en puits, plus pauvre encore en végétation, et qui, à cause du ravitaillement, ne peut être franchi que par des corps peu nombreux, insuffisants à forcer la ligne de Tchernawoda-Küstendje. Si cependant, malgré les difficultés qu'une courageuse défense trouve à opposer aux Russes, ces derniers réussissent à forcer, soit le Danube en Bulgarie, soit le Danube dans la Dobrutcha, et le mur de Trajan, l'armée d'opérations turque, en raison de la grande supériorité des Russes en cavalerie, devra éviter à tous prix une bataille et se retirer derrière les remparts de ses forteresses.

Là finirait la première phase de la guerre. Les Russes auraient à cheminer dans la Bulgarie danubienne pour assiéger les places, ce qui entraînerait de nouvelles difficultés. Les garnisons des places turques auraient alors pour objectif de rendre la vie dure aux Russes par des sorties, des expéditions, des surprises de convois fréquentes, et d'autant plus sensibles, que les Russes sont forcés de tirer tous leurs vivres par terre, de Bessarabie et de Roumanie.

Si l'on songe aux masses de vivres et de fourrages que dévore une armée de 200,000 hommes et de 60,000 chevaux, on ne saurait méconnaître la difficulté du problème qu'aurait à résoudre l'intendance russe. La cavalerie de tcherkesse, la flottille du Danube, la flotte de la mer Noire auraient alors pour mission d'intercepter les convois de vivres, de munitions, d'artillerie de siège, de détruire les ponts du Danube, les magasins de Galatz et de Braïla, et d'attaquer les ports de mer russes qui sont en même temps leurs bases de ravitaillement. La disette, la maladie, le climat décimeraient les effectifs russes; alors le commandement turc tenterait les chances de la bataille. A coup sûr, l'armée turque ne saurait se mesurer avec l'armée russe, comme cavalerie et artillerie. Mais elle aurait pour elle son moral soutenu, sa résistance, sa tenacité, son art de la guerre de siège et de la défense des places, le concours de la nombreuse et excellente flottille du Danube, dont la Russie ne possède pas l'équivalent, enfin l'appui d'une flotte cuirassée d'une puissance supérieure, avantages qui compenseraient bien son infériorité intrinsèque. »

